

Témoignage d'Odette Gourdon et de Renée Létang sur le Bourg entre les deux guerres

Odette Gourdon, notre centenaire toujours alerte, à la calligraphie merveilleuse (voir ci-dessous), et Renée Létang décédée en 2017 à l'âge de 95 ans ont eu la gentillesse de nous livrer chacune leur témoignage sur leur enfance à Sannat. Elles nous parlent du Bourg, tel qu'elles l'ont connu, celui d'avant la deuxième guerre mondiale, elles nous racontent la vie quotidienne, telle qu'elles l'ont vue et vécue, nous permettant de nous immerger dans ce Bourg que nous essayons de décrire par ailleurs.



Odette Gourdon est la première à droite au premier rang debout, et Renée Létang, dont le récit suit, est sur ce même rang, la troisième en partant de la droite

Témoignage d'Odette GOURDON

(Née en 1919- Témoignage écrit le 1er novembre 2020).

Gourdon Odette
36 rue Rochambeau
94210 La Varenne St-Hilaire
8 rue du Stade
93110 Sannat.
Sannat 1^{er} novembre 2020.

Je pense avoir un assez bon souvenir des années écoulées, actuellement il circule dans ma tête une foule de choses relatives au passé. Beaucoup de gens aimés sont partis de tout âge hélas, mais aucun n'a atteint mon âge actuel. 101 ans c'est un record dans la famille.

« Je pense avoir un assez bon souvenir des années écoulées. Actuellement il circule dans ma tête une foule de choses relatives au passé. Beaucoup de gens aimés sont partis, de tout âge hélas, mais aucun n'a atteint mon âge actuel, 101 ans. C'est un record dans la famille.

Cette année je ne me sens pas très solide sur mes jambes, ça chancelle, mais je tiens debout...Il faut de la volonté. La mémoire joue toujours son rôle, assez bien me semble-t-il...

Actuellement, le bourg de Sannat, avec son peu d'habitants, a beaucoup changé. Mais il a embelli et il est plus propre. Dans mon jeune âge ce n'était pas le cas. Certaines personnes étaient sales, elles jetaient leurs déchets, comme les boîtes de conserves, dans la rue. Les chiens et les volailles se promenaient librement dans les rues, les vaches s'abreuvaient dans les mares du pays.

Les gens pauvres mettaient un abri en bois près de ces mares (nombreuses autour du bourg) pour abriter les volailles qu'ils possédaient. L'Etat ne leur venait pas en aide comme aujourd'hui. Les femmes allaient faire la lessive dans les ménages où la femme ne la faisait pas. C'était un travail pénible. La lessiveuse avait apporté une grande amélioration, mais il fallait faire encore

de nombreuses opérations. L'hiver, le rinçage dans les mares était particulièrement difficile. Le linge était étendu sur les haies voisines, peu nombreuses étaient les maisons qui possédaient des fils de fer où pouvait sécher le linge. La vie des femmes était pénible...

Leurs hommes allaient également chez les autres pour scier le bois avec la scie à main, et l'empilaient à l'abri du mauvais temps. Ils s'occupaient aussi de leurs jardins.

Les enfants allaient à l'école, certains venaient des villages lointains à pied. L'hiver était pénible pour eux, ils subissaient les intempéries, arrivaient à l'école les pieds trempés, et les séchaient autour du poêle "Godin" qui trônait au centre de la classe.

Il n'y avait pas encore de cantine scolaire, les enfants apportaient leur maigre repas à l'école. Par la suite une soupe chez un particulier du bourg leur était offerte.

Plus tard une cantine scolaire a été instituée, mais je n'allais plus à l'école....

Le soir, après l'école les garçons jouaient dans les rues, ils étaient turbulents et faisaient peur aux filles.

A l'époque il y avait quatre classes (et donc quatre instituteurs et institutrices) réparties dans deux écoles, celle des filles et celle des garçons, séparées l'une de l'autre. Garçons et filles n'étaient pas mélangés.

Le commerce était bien représenté dans le bourg où plusieurs bouchers exerçaient leur métier, plusieurs boulangers, plusieurs marchands de vin qui vendaient et livraient dans des tonneaux le précieux liquide aux particuliers. L'achat au litre n'existait pas, le vin rouge était presque le seul à être consommé. Ces marchands de vin avaient des locaux spacieux où ils entreposaient le précieux liquide qu'ils allaient chercher à la gare d'Evau, où il arrivait. Ils y allaient avec la voiture tirée par le cheval, ramenant le vin qui était mis dans d'énormes tonneaux. Ce vin était transvasé ensuite dans de plus petits tonneaux qu'ils livraient aux particuliers. C'était un travail important...mais qui permettait la satisfaction du consommateur...

Des couturières et un tailleur pour hommes exerçaient au bourg. Nombreux aussi étaient les cafés et les restaurants. Une belle église, récente à cette époque, était implantée dans le bourg du bas, ainsi qu'un monument aux morts et un bâtiment construit pour la poste, qui avait son receveur et trois facteurs qui distribuaient le courrier dans le bourg et les villages.

Un service d'autobus " Aubusson- Evau-les-Bains" assurait quatre fois par jour la liaison. Deux fois par semaine un autre faisait "Mainsat- Montluçon" en passant par Sannat, et nous avions le train Paris – Eygurande qui s'arrêtait à Evau-les-Bains.

Le long de la pêcherie, une allée bordée de beaux platanes nous conduisait au cimetière, qui était bien entretenu.

Un petit marché avait lieu le dimanche matin. Les fermières venaient vendre à des marchands qui venaient des bourgs voisins, la volaille qu'elles élevaient, le beurre, les œufs, et elles en profitaient pour se ravitailler chez les commerçants du bourg. Les épiceries étaient nombreuses : la Coopérative, le Casino et deux autres épiceries qui vendaient de tout. Les bonbons de chez "Camille", dont la boutique était située sur la place, faisaient la joie des enfants avides des nouveautés qu'elle vendait.

Un prêtre était à demeure, logé dans le presbytère en face de l'église. Il disait tous les matins une messe. Cette dernière pouvait être payante pour les morts d'une famille qui la lui commandait.

Pour se déplacer les agriculteurs avaient leur voiture conduite par un cheval. Suivant l'importance de leur ferme, ils avaient pour travailler la terre, un cheval ou des bœufs, sinon des vaches ! L'importance de la ferme était visible le jour de la batteuse. C'était une journée pénible pour les hommes qui s'affairaient autour de cette machine qui, pour battre la moisson, sillonnait le pays de ferme en ferme, pour extraire le fameux grain.

Il y avait beaucoup de travail ce jour-là aussi pour les femmes. Il fallait faire les repas pour tous ces hommes qui faisaient fonctionner cette batteuse. Plusieurs fois dans la journée il fallait leur passer à boire et à manger. Les repas de midi et du soir étaient copieux et gais, chacun poussait sa chansonnette, surtout le soir où le repas, bien mérité, était là bien arrosé...

C'était il y a des années, peut-être pour certaines choses, il a 60 ou 80 ans ?



Le Bourg de Sannat entre 1920 et 1939

Par Madame Renée Létang, née à Sannat le 23 Mai 1922.

Document écrit en Octobre 2014

Entre 1920 et 1939, c'est à dire entre les deux guerres, Sannat était un gros bourg, presque une petite ville, c'est comme cela que je le voyais quand j'avais 4 ans, c'est à dire en 1926.

Un bourg qui se suffisait à lui-même. On y trouvait tout ce qui était nécessaire aux besoins des ménages : alimentations, boucheries, boulangeries, vêtements, chaussures, des cafés, un débit de tabac, deux marchands de vin en gros, deux sabotiers, un tailleur pour hommes, des couturières, une lingère, la poste, la mairie et puis les écoles : deux classes de garçons et deux classes de filles, séparées par un jardin, du cours préparatoire au certificat d'études, qui était à cette époque un diplôme très apprécié. Il y avait aussi, chose rare, un médecin, un très bon médecin qui, étant donné l'éloignement des pharmacies, était autorisé à vendre quelques médicaments d'usage courant, une très belle église de construction récente, très fréquentée à cette époque où toutes les familles, sauf peut-être une ou deux, étaient catholiques plus ou moins pratiquantes.

J'ai connu trois boucheries dont une était très renommée pour sa charcuterie, cinq ou six cafés ou buvettes, un hôtel des voyageurs, relais de l'autobus qui ramenait le courrier de Montluçon à Aubusson, qui vendait aussi des vélos car les communications étaient rares et ceux qui ne possédaient pas de voiture à cheval se déplaçaient à pied, d'où la nécessité d'un vélo. Mais il n'était pas à la portée de tout le monde. J'ai connu cinq ou six épiceries dont un « Casino » et une « Coop » qui vendaient aussi des pantoufles et quelques chaussures d'usage courant, un cordonnier, deux sabotiers, un tailleur pour hommes, trois ou quatre couturières qui fournissaient aussi des tissus. Pourquoi aller ailleurs puisqu'il y avait tout sur place.

La ville la plus fréquentée était Evaux les Bains où il y avait les pharmacies et des magasins plus sophistiqués. On s'y rendait par le bus qui faisait la navette pour le transport du courrier. On pouvait ensuite aller jusqu'à Montluçon par le train, mais c'était rare, Montluçon c'était fait pour aller voir les spécialistes et faire de gros achats, pour les mariages par exemple.

Le secrétariat de mairie était ouvert tous les jours. La commune de Sannat a toujours été à la pointe du progrès, avec des routes nombreuses et

bien entretenues, et des bâtiments communaux qui l'étaient aussi. Chaque année le 14 juillet il y avait la distribution des prix aux enfants des écoles, suivie d'un goûter. C'était la fête. Les instituteurs lisaient le palmarès, ceux qui avaient obtenu un prix recevaient un très joli volume avec une couverture rouge et des lettres dorées. Ils se voyaient attribuer en outre une couronne de lauriers. Les parents étaient fiers. On montait une petite estrade dans la cour de l'école des garçons et on l'agrémentait avec des feuillages coupés. Pour tous, l'instruction, c'était important. Puis le soir, il y avait un magnifique feu d'artifice près de la mare qu'on appelait «la pêcherie ». Les fusées se reflétaient dans l'eau, c'était très beau. Puis enfin un bal gratuit était donné dans la mairie, et dehors dans la cour, dans les cafés aussi d'ailleurs. Pour les enfants c'était le moment attendu, le début des vacances. Elles étaient longues à cette époque, du 14 juillet au 1er octobre, mais elles étaient bien méritées. A part les enfants du bourg, les écoliers habitaient les villages, ils faisaient trois ou même quatre kilomètres à pied par tous les temps pour se rendre à l'école. A six ans c'était dur, il fallait se lever tôt le matin et l'hiver quand on rentrait le soir, il faisait nuit. Quelquefois on avait reçu sur le dos des averses, même des chutes de neige. Les enfants du bourg étaient privilégiés. Ils faisaient figure de citoyens auprès des enfants des villages qui, pour certains, ne parlaient même pas le français. Ils ne connaissaient que le patois. Ce n'était pas la majorité, heureusement. C'étaient des enfants de fermiers ou de petits artisans, mais ce n'était pas la fortune pour la plupart.

Le premier lundi de chaque mois il y avait une foire à Evaux qui attirait énormément de monde. Beaucoup de commerçants qui possédaient une boutique à Montluçon venaient vendre leurs produits à la foire d'Evau. On pouvait s'approvisionner en vêtements et chaussures, en outils, en fruits et légumes aussi qui étaient plus variés. Beaucoup y allaient à pied, dix ou douze kilomètres à effectuer, s'ils ne trouvaient pas de place dans la voiture à cheval d'un voisin complaisant. Il y avait le bus mais les horaires ne convenaient pas forcément avec ceux des foires. Les fermiers un peu cossus se rendaient à la foire dès le matin, en voiture à cheval. Des auberges étaient conçues pour recevoir les charrettes et alimenter les chevaux pendant la journée. Les hommes se retrouvaient entre copains, allaient boire un verre à l'auberge, quelquefois même déjeunaient. Ils revenaient le soir « pompettes » le visage cramoisi, heureux de vivre.